



La Lettre de l'Adac

n°48 – juin 2020

Editorial

Nous venons de vivre une longue période de confinement marquée par de nombreux décès de collègues que nous avons connus en activité. Leur départ s'est fait sans cérémonie et nous en avons été doublement peinés. Nous avons une pensée pour eux et leurs familles. Grâce au site de l'Adac, nous avons veillé à vous informer de ces tristes événements et nous nous sommes efforcés d'entretenir les liens confraternels tissés au cours de notre vie professionnelle.

Aujourd'hui, les contraintes sont assouplies mais les incertitudes sur les difficultés à venir ne sont pas levées. S'il convient de rester vigilants, il faut aussi participer au retour d'une vie sociale normalisée. Ainsi le bureau de l'Adac reprend ses réunions. Nous allons rediscuter du projet de Journée des anciens qu'il a fallu remettre et que nous envisageons d'organiser dorénavant en novembre de cette année. Il y a également la question de l'assemblée générale. Tout ceci se discutera avec la direction du Cirad et, ensemble, nous chercherons à tirer parti de l'expérience inédite que nous venons de vivre.

Enfin, il nous faut aussi considérer nos animations de groupe comme les sorties ou les conférences, même si les modalités de leur conduite sont encore imprécises. L'important est d'avoir confiance en l'avenir et de réactiver nos activités avec votre soutien. Pour ceux qui ne l'ont pas encore fait, pensez à renouveler votre adhésion pour 2020. Dans la reprise de nos activités, nous serons soucieux de la santé de chacun et, pour le présent, nous vous encourageons à vous préserver du virus.

Le président
Jacques Chantereau

Présentation du film *Kasbat, une oasis du Bani*

Sous l'égide de l'Adac, les curieux et amoureux du Maroc se sont retrouvés, le 8 janvier 2020, à l'amphithéâtre Jacques Alliot du Cirad pour assister à la présentation faite par Philippe Jouve d'un nouveau film auquel il a participé. Il nous avait déjà donné à connaître son intérêt à ce pays à travers une précédente séance cinématographique et une exposition de photos sur le Maroc. Cette fois, il s'agissait de nous faire découvrir Kasbat, une oasis de l'Anti-Atlas représentative de ce type d'agroécosystèmes que l'on trouve dans la région du Bani en bordure du Sahara. Entraînés par le talent du conférencier, nous avons découvert le magnifique environnement minéral dans lequel Kasbat se situe alors que l'oasis fut, au néolithique, au milieu d'une région verdoyante. Plus récemment, ce fut un lieu de coexistence entre Juifs et Arabes et un lieu de commerce caravanier transsaharien actif. Dans les temps modernes, son enclavement et les épisodes d'assèchement climatique avaient induit son repli et son déclin, au point que sa survie était menacée. Grâce à des associations comme l'Alcesdam et l'Azaghar, la mobilisation des populations locales a pu se faire autour de nombreux projets innovants (réhabilitation des dispositifs d'irrigation, régénération des palmeraies, mise en place de nouveaux forages à énergie solaire avec des dispositifs plus économes en eau, diversification des cultures, unité de traitement et conditionnement des dattes...). Parallèlement, le désenclavement routier opéré par l'Etat marocain a relancé l'économie locale avec des impacts positifs pour l'éducation, le statut des femmes, la limitation de l'émigration. Il



reste que la viabilité économique de Kasbat et celle des autres oasis du Bani est incertaine. La création de services collectifs et de dispositifs de solidarité interrégionale de même que la valorisation touristique d'un riche patrimoine culturel et architectural donnent des marges de manœuvre et permet d'espérer de l'avenir. D'ores et déjà, le film fait valoir que l'organisation des acteurs oasiens et leurs efforts n'ont pas été vains. De plus, la beauté des images, soutenue par des choix musicaux originaux, lui confère une valeur esthétique qui a été appréciée par l'assistance. Après la présentation du film, celle-ci a posé de nombreuses questions à Philippe Jouve. Sans surprise, elles ont concerné principalement les cultures d'oasis notamment celle de palmiers dattiers.



Le Cirad crée le statut d'expert émérite

Depuis le 1^{er} avril 2020, les Ciradiennes et Ciradiens retraités peuvent candidater à un statut d'expert émérite. Cette fonction va permettre au Cirad de capitaliser les compétences en matière d'expertise dont il pourra avoir besoin, de transmettre aux nouvelles générations de chercheurs les savoir-faire et les contacts liés à l'exercice de ce métier et de répondre aux demandes des partenaires lorsqu'il ne disposera pas de suffisamment de ressources en interne.

- Un statut pour répondre à un besoin croissant d'expertise et pour assurer la transmission aux nouvelles générations

Comment capitaliser l'expertise et les réseaux de chaque Ciradien ou Ciradienne qui part à la retraite et qui peuvent encore être utiles au Cirad ? Comment poursuivre le transfert de compétences aux nouvelles générations qui arrivent ? Au moment où le Cirad remporte de plus en plus de projets et où la demande en matière d'expertise s'accroît, mobiliser des retraités volontaires, sélectionnés pour leurs compétences et leur goût pour la transmission, constitue un atout utile pour faire face à cette situation. D'autant plus lorsque les ressources humaines en interne sont fortement sollicitées.

- Consolider une capacité d'expertise de haut niveau

C'est pourquoi, à compter du 1^{er} avril 2020, le Cirad a créé le statut d'expert ou d'experte émérite. « *Nous souhaitons consolider une capacité d'expertise vaste et de haut niveau, acquise tout au long de la carrière, sur les questions d'intérêt majeur pour l'établissement grâce à l'appui de certains retraités* », déclare Michel Eddi, PDG. Objectif : mobiliser un vivier d'experts et d'expertes retraités scientifiques ainsi que dans le domaine de l'appui à la recherche et organiser un transfert des compétences aux nouvelles générations. « *Mais attention, cette démarche ne se substitue pas aux recrutements en cours, qui restent notre priorité absolue*, insiste Michel Eddi. *Elle vient juste nous aider à passer le cap, dans cette période de tension sur nos compétences disponibles en interne. Elle répond aussi au souhait de certains retraités de pouvoir poursuivre une activité en lien avec le Cirad. En effet, devenir expert ou experte émérite peut correspondre au souhait de continuer à s'engager aux côtés du Cirad, au nom d'une culture collective de solidarité qui fait la force de notre maison. Nous ferons appel à un expert uniquement lorsqu'aucune chercheuse ou aucun chercheur en activité n'aura été en mesure de se mobiliser ou bien lorsque nos forces ne seront pas suffisantes pour répondre à une demande.* » D'une durée de trois ans, ce statut sera renouvelable une fois.

- Comment se fait la sélection ?

Chaque retraité intéressé pose sa candidature. Une fois sélectionné, il va alimenter un vivier d'experts mobilisables au fil de l'eau en fonction des demandes adressées au Cirad. C'est à la direction de l'impact et du marketing de la science (Dims) que revient la tâche de constituer et de gérer ce vivier de personnes intéressées. L'expert émérite est alors choisi en fonction d'une analyse critique de ses compétences techniques, humaines, etc. avérées à partir d'un référentiel de compétences régulièrement mis à jour. Sa sélection dépendra également des domaines où ce besoin d'une expertise complémentaire à celle du Cirad paraît nécessaire. Il s'agit notamment de l'expertise sur les grandes filières tropicales, de l'appui aux politiques publiques dans les domaines de l'innovation ainsi que de la gestion territoriale de la durabilité. « *Le domaine d'expertise doit correspondre à un besoin stratégique de l'établissement* », précise Michel Eddi. Le Codir validera chaque candidature.

- Quelles conditions pour y prétendre ?

Le futur expert émérite devra créer une microentreprise. Il pourra ensuite contractualiser avec le Cirad en fonction des projets. Par ailleurs, l'expert émérite se doit d'être loyal vis-à-vis du Cirad. Cette obligation se traduit par un devoir de respect des clauses contractuelles et de confidentialité. En outre, il s'engage à suivre les prescriptions du guide de bonnes pratiques, pour l'exercice de l'activité « d'Expertise-conseil » et de la charte de déontologie du Cirad. Enfin, il peut être amené à réaliser des missions diverses, parfois à l'étranger, à participer à des activités de réflexion, d'évaluation, à former la relève scientifique et à produire des connaissances. Toutes ces dispositions, en termes de droits et devoirs, seront codifiées dans une convention passée entre le Cirad et la personne sélectionnée.

- Focus sur quelques aspects contractuels et financiers

Deux types de contrats définiront les relations entre le Cirad et l'expert émérite : une convention générale et un contrat propre à chaque expertise. La convention définit les conditions d'accès aux ressources du site intranet du Cirad, cadrées par une charte qu'il doit signer. Le contrat, quant à lui, spécifie les conditions de mise en œuvre de cette expertise, à savoir les tâches, les livrables, la prise en charge des frais liés, les délais et les éléments de rémunération. Le contrat précise également les règles de publication et les droits relatifs aux résultats qui resteront la propriété du Cirad. Décidée au cas par cas selon l'implication, la rémunération de l'expert émérite s'appuie sur le principe d'un partage équitable de la marge nette dégagée sur les honoraires contractualisés avec le client de l'expertise. Le Cirad pourra ainsi financer les actions de compagnonnage à développer de façon concomitante à la sollicitation d'expert émérite, afin de renforcer le transfert de compétences à destination des salariés en activité.

Le projet vous intéresse ? Manifestez-vous auprès d'Isabelle Cano-Carrion, chargée d'appels d'offres, à la Dims (isabel.cano-carrion@cirad.fr). La date limite du premier appel à candidature a été fixée au 8 juillet 2020 et celle du 2^e appel au 28 novembre 2020.

Quoi de neuf au Cirad ?

Les Rencontres du Cirad 2020 sont annulées

En pleine crise sanitaire, petits et grands événements sont suspendus. C'est le cas des Rencontres du Cirad, qui devaient avoir lieu fin juin, pendant une semaine. Conscients que de nombreux salariés y sont attachés, la direction et les organisateurs se sont longuement questionnés avant de prendre une telle décision. Une forme allégée sera étudiée dès que possible. Elle pourrait être repoussée au dernier trimestre, si les règles de distanciation sociale et le contexte le permettent.

Comment les scientifiques du Cirad contribuent à la lutte contre l'épidémie

Dans la course contre la montre qui s'est engagée face à la diffusion du Covid-19 à travers le monde, les chercheurs du Cirad et leurs partenaires se mobilisent au travers de plusieurs projets.

Depuis plusieurs années, le Cirad a développé une expertise de haut niveau en épidémiologie, écologie et dans le domaine de la surveillance des maladies animales et zoonotiques dans les pays tropicaux et méditerranéens. Cette expertise lui confère une capacité de mise en œuvre de ses compétences au service de la recherche sur la Covid-19 en termes d'aide à la décision en Europe, en Asie du Sud-Est et en Afrique, où l'épidémie n'en est qu'à ses débuts.

- Le Cirad coordonne le projet européen H2020, « MOOD » qui vient tout juste de démarrer et qui porte sur la détection précoce des émergences et leur suivi. Dans le cadre de ce projet, plusieurs équipes de Belgique, du Royaume-Uni, de France (INSERM) se concentrent sur la modélisation de la transmission de la Covid-19. L'ECDC (European Center for Disease Control), l'OMS, la FAO et l'OIE (Organisation mondiale de la santé animale) sont partenaires du projet.
- Le projet MOOD utilise, en outre, l'outil de veille en santé animale PADI-web, développé par le Cirad. PADI-web permet de repérer des foyers potentiels de maladies avant qu'ils ne soient officiellement déclarés. Il décortique des centaines d'articles Google News par jour sur une maladie afin de compléter, par tout type d'informations connexes, les sources officielles de veille sanitaire. L'outil PADI-web est également utilisé par la cellule de Veille sanitaire internationale (VSI) de la plateforme française d'Épidémiosurveillance en santé animale (ESA).
- Membre associé de l'alliance pour les sciences de la vie et de la santé, AVIESAN, le Cirad est également engagé aux côtés de l'Institut Pasteur du Cambodge (IPC) dans un programme de recherche sur les risques de transmission à l'interface entre animaux et populations humaines. Cette action se met en place dans un premier temps avec l'un des 20 projets de recherche (« fonds d'amorçage ») sélectionnés par l'alliance via l'action du consortium REACTing, coordonné par l'Inserm. Ce premier projet, piloté par l'IPC, et qui utilisera des échantillons collectés par plusieurs partenaires dont le Cirad et le dispositif de recherche en partenariat GREASE, vise à évaluer les risques de transmission du COVID-19 dans la région du delta du Mékong à travers les marchés des animaux vivants et espèces sauvages menacées.
- À la suite de cette première étape, d'autres projets sont en cours de montage afin de développer des approches relatives aux risques d'émergence et à la recherche sur les systèmes intégrés de surveillance. Ils sont coconstruits au sein d'un consortium associant le Cirad, le réseau des Instituts Pasteur, l'IRD, l'International Livestock Research Institute (ILRI), la Wildlife Conservation Society (WCS) et l'UICN. Ils incluent également un volet consacré à l'Afrique où le risque d'émergence de coronavirus à partir de la faune (chasse, commercialisation) n'est pas connu.
- Dans le domaine des outils prédictifs et d'aides à la décision, plusieurs travaux se mettent en place. Des modèles basés sur la théorie du chaos sont développés par le Centre d'études spatiales de la biosphère (Cesbio), en association avec des épidémiologistes du Cirad. Ces modèles permettent de suivre et d'anticiper l'évolution de la maladie en fonction de différents scénarios et sur la base des données disponibles. Ils représentent des outils d'aide à la décision innovants en matière de contrôle.
- Il est également programmé d'utiliser l'évaluation multicritère spatialisée, en particulier en Afrique, un outil qui permet d'identifier les zones à risque en prenant en compte divers facteurs biologiques, environnementaux et sociaux.
- Épidémiologistes, écologues, sociologues, agronomes, bio-informaticiens, modélisateurs... les scientifiques du Cirad à Montpellier, à l'étranger et dans les dispositifs de recherche en partenariat se mobilisent dans le cadre d'approches innovantes pour la surveillance.
- Ils sont par ailleurs engagés sur les questions du lien entre biodiversité et santé ainsi que dans l'étude de la perception du Covid-19, de l'évaluation de l'impact de telles crises sanitaires sur les sociétés des pays tropicaux et méditerranéens ainsi que de la sécurité alimentaire.
- Différentes formations à destination des partenaires sont aussi proposées.
- Enfin, plusieurs chercheurs et ingénieurs en virologie se sont portés volontaires pour répondre aux différents besoins urgents de détection du virus parmi les populations, mobilisant tout matériel de test disponible dans les laboratoires du Cirad en métropole et dans les départements d'outre-mer.

Le Cirad accompagne le plaidoyer pour la transition agroécologique au Sénégal

En mai 2019, suite aux déclarations du Président de la République du Sénégal, Macky Sall, faisant de la transition agroécologique un axe prioritaire de son quinquennat, les forces engagées dans l'agroécologie au Sénégal ont décidé de se réunir au sein d'une seule alliance dans le but de mener une action de dialogue politique avec l'Etat. Cette alliance, dénommée « Dynamique pour une Transition AgroEcologique au Sénégal » (DyTAES), se propose

de contribuer aux réflexions de l'Etat du Sénégal en vue de la construction d'une politique de transition agroécologique.

Le 1^{er} février dernier, lors de la soirée de clôture des Journées de l'agroécologie à Dakar, les membres de la DyTAES ont remis au gouvernement sénégalais un document d'orientation politique pour une transition agroécologique au Sénégal. Le Cirad, qui est un membre actif de la DyTAES, a accompagné l'ensemble du processus et a coordonné la rédaction du document politique.

Le diagnostic et les recommandations politiques de la DyTAES s'appuient sur un vaste processus de consultation du monde agricole sénégalais. Entre le 5 août et le 11 novembre 2019, la DyTAES a rencontré plus d'un millier d'acteurs et visité 32 sites dans les 6 zones éco-géographiques du Sénégal (Casamance, Niayes, Sénégal oriental, Bassin arachidier, Ferlo, Vallée du fleuve) et à Dakar (atelier des consommateurs). Pour chaque zone visitée, l'équipe a établi un diagnostic des enjeux majeurs en matière d'agriculture, d'élevage, de développement rural et de sécurité alimentaire. Ce tour du pays a permis de mettre en lumière des initiatives agroécologiques prometteuses et de recueillir les propositions politiques des acteurs locaux. C'est la première fois qu'une consultation du monde agricole d'une telle ampleur est menée au Sénégal.

La DyTAES appelle à la construction d'une politique intégrée et holistique, reposant sur une intervention coordonnée dans plusieurs secteurs et capable de prendre en compte le caractère multidimensionnel et transversal de la transition agroécologique. Une telle politique pourrait être orientée autour de quatre axes essentiels : l'amélioration et la sécurisation des bases productives ; l'accroissement durable de la productivité et des productions agro-sylvo-pastorales et halieutiques ; la promotion des produits issus de l'agroécologie dans les chaînes de valeur ; l'amélioration de la gouvernance, des conditions cadres et du financement pour une transition agroécologique à grande échelle à l'horizon 2035.

Les membres de la DyTAES demandent à l'Etat du Sénégal de considérer à court terme les trois priorités suivantes pour mettre à l'échelle la transition agroécologique :

- Mettre en place un cadre de dialogue multi-acteurs national chargé de construire une politique nationale de transition agroécologique prenant en compte les orientations politiques identifiées par la DyTAES.
- Encourager et appuyer financièrement des expérimentations holistiques à l'échelle de communes ou de départements, où les acteurs locaux coconçoivent et mettent en œuvre un plan territorial de transition agroécologique.
- Identifier et mettre en œuvre des mesures immédiates pouvant faire un effet de levier pour la transition agroécologique.

L'aquaculture face au réchauffement climatique et aux risques d'antibiorésistance

L'antibiorésistance est responsable d'environ 700 000 morts chaque année dans le monde. Pour documenter ce phénomène, une équipe de chercheurs du Cirad et de l'IRD alerte sur le développement de bactéries résistantes aux antibiotiques en aquaculture, affectant la production mondiale de poissons et la santé humaine. L'étude, publiée dans *Nature Communications* le 20 avril 2020, établit pour la première fois le lien entre réchauffement climatique et risques accrus d'antibiorésistance, et met en garde contre l'usage abusif d'antibiotiques.

Le père Jean Durand, chantre du pays sérère

Que nous soyons agnostiques, catholiques ou d'une autre religion, les curés de nos paroisses en Afrique ont toujours participé de près ou de loin, à notre vie sociale. Nous leur sommes redevables de nos baptêmes, communions, mariages, voire obsèques ! Les religieuses aussi nous furent – ou nous sont encore – proches, toutes dévouées à leur vocation sociale pour l'école et la santé, ou simplement recherchées pour leur connaissance du milieu local. Il est juste de se souvenir d'elles et d'eux, d'honorer leur mémoire, ou de rappeler qu'ils ou qu'elles sont peut-être toujours à l'œuvre. Nous l'avons déjà fait pour sœur Chantal au Sénégal, pour sœur Thérèse au Cameroun. Nous continuons ici avec le Père Durand qui a œuvré parmi l'ethnie sérère au Sénégal.



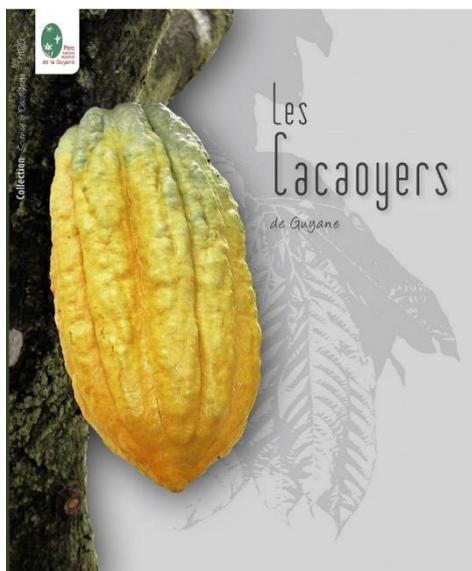
Le Père Durand fut curé au Sénégal, à Diourbel de 1955 à 1975, puis à Bambey jusqu'à sa mort, en 1989. Je vous invite à lire l'article publié dans la revue *Horizons africain. La vie catholique au Sénégal* de mai 1969, que lui a consacré le Père Barras. En plus de sa foi chevillée au corps, il fut localement un bâtisseur, un anthropologue et un linguiste, dont les réalisations furent exploitées par les artisans ou scientifiques dans leur domaine respectif. Il conçut une maison à étage, climatisée et pouvant stocker à l'étage des sacs de céréales, et à en supporter le poids. Construite en briques fabriquées traditionnellement, sa particularité était un double mur avec un interstice d'environ cinq centimètres permettant de garder la fraîcheur nocturne et d'empêcher la chaleur diurne d'entrer (principe du double vitrage). Ce mur constituait

aussi une assise solide pour le plafond, une épaisse dalle faite de matériaux locaux, poutres en bois et argile. Cet étage, dont les murs étaient en bois, était un grenier à céréales. On y accédait avec une échelle de meunier. Enfin, un toit de chaume épais et débordant largement sur la bâtisse, assurait l'étanchéité à la pluie et au soleil.

Spécialiste du monde sérère, il en apprit la langue et aurait contribué à son écriture. Ses connaissances sociologiques sur cette ethnie furent largement appréciées. Dans la thèse de doctorat sur la christianisation en pays sérère soutenue par Diégane Sene à l'université de Lyon, en 1997, il est cité à quatre reprises. On raconte même qu'il avait une telle connaissance de la localisation des baobabs « cimetières » des Griots, que des anthropologues de la faculté de Dakar lui demandèrent de les conduire vers ces baobabs pour y descendre à l'intérieur... de nuit bien sûr, et clandestinement !

Francis Ganry
Avril 2020

Présentation d'ouvrage par Nicole Pons



Les cacaoyers de Guyane

Philippe Lachenaud (coordinateur)

**Biotope éditions
Collection Science & Découverte - PNRG**

Décembre 2019, 48 p.

Il existe dans le sud-est de la Guyane un groupe génétique particulier de cacaoyers dénommé « Guiana », qui n'est connu que de cette région et de celle du Rio Jari au Brésil. Depuis 1978 le Cirad (à l'époque IFCC, puis IRCC) s'est fixé comme objectif l'étude des cacaoyers de Guyane, en particulier la prospection, la collecte et la sauvegarde des cacaoyers spontanés dont les populations, d'accès difficile, sont situées en zone protégée.

Dans cet ouvrage, Philippe Lachenaud évoque les premières découvertes des pionniers et l'historique de la cacaoculture en Guyane, décrit les prospections réalisées depuis 1987, leur bilan, les zones écologiques occupées par les cacaoyers et les activités de recherche menées sur le matériel collecté. Le propos est largement illustré de nombreuses photos de qualité (arbres, fleurs, fèves et surtout cabosses). Une abondante bibliographie est également citée.

En 2018, une véritable *core collection* de 41 clones a été publiée et devrait être mise en place pour faciliter les futures études de ce matériel végétal. Pendant plus de 10 ans, les études agronomiques individuelles de caractérisation et d'évaluation (productivité, résistance aux maladies) et technologiques (poids et taille des fèves, intensité aromatique des chocolats produits) ont permis de sélectionner 8 clones « candidats-élites » proposés pour la cacaoculture en Guyane et les photographies de leurs cabosses sont présentées. A noter que ces études phénotypiques ont été complétées par des études d'association pangénomique pour rechercher des QTLs (Genome Wide Association Study + sélection génomique).

Les données rassemblées dans cet ouvrage devraient inciter les Guyanais à tenter la cacaoculture de ces variétés originales et remarquables qui, de plus, peuvent être cultivées en Guyane sous forme clonale en raison de la pluviométrie favorable.

Un chapitre complémentaire est consacré à l'utilisation locale du cacao (consommation du mucilage des fruits, petites tablettes de chocolat avec parfois des éclats de fèves et des « plantes stimulantes », « bâton cacao », confiseries...

Nouveaux retraités

Sont partis en retraite le 31 décembre 2019

Martin Carbel, technicien agricole, Umr Agap (Bios), Petit-Bourg-Roujol (Guadeloupe)

Raymond Crispin, technicien agricole, Upr Geco (Persyst), Neufchâteau (Guadeloupe)

Marie-Claude Dombrowski, cadre, Dgdrd-Drh, Montpellier

Claudie Dreuil, cadre, Dgdrs, Montpellier

Pierre Fabre, ouvrier qualifié 2^e degré, Dgdrs, Montpellier

Cam-Tu Ho, cadre, Dgdrd-Dcaf, Montpellier

Marie-Gabrielle Morel, ouvrière qualifiée 2^e degré, Dgdrd-Direction régionale Réunion-Mayotte, St Pierre – Bassin Plat (La Réunion)

Germain Onapin, technicien supérieur, Upr Geco (Persyst), Neufchâteau (Guadeloupe)

Béatrice Randon, assistante administrative, Upr Forêts et Sociétés (Es), Montpellier

Vincent Ribier, cadre, Umr ART-DEV (Es), Nogent-sur-Marne

Est parti en retraite le 14 janvier 2020

Patrick Herbin, cadre, Dg, Paris rue Scheffer

Est partie en retraite le 31 janvier 2020

Martine Lemaire, cadre, Dg-Delcom, Paris rue Scheffer

Est partie en retraite le 9 février 2020

Hélène Grammatico, assistante administrative, Ur Forêts et Sociétés (Es), Montpellier

Est parti en retraite le 15 mars 2020

Fritz Kwazie, ouvrier polyvalent, Umr Ecofog (Es), Sinnamary (Guyane)

Sont partis en retraite le 31 mars 2020

Bernard Bridier, cadre, Umr Innovation (Es), Montpellier

Benoit Girardot, cadre, Dgdrd-Dsi, Montpellier

Christian Gounel, Umr Tetis (Es), Montpellier

Anne Hébert-Legrosdidier, cadre, Dgdrd-Dims, Paris

Hervé Rey, cadre, Umr Amap (Bios), Montpellier

James Taillebois, cadre, Umr Agap (Bios), Montpellier

Jean-Philippe Tonneau, cadre, Umr Tetis (Es), Montpellier

Est partie en retraite le 30 avril 2020

Andrée Beaudon, cadre, Dgdrd-Dims, Montpellier

Sont partis en retraite le 31 mai 2020

Alain Glarmet, cadre, Dgdrs-Dist, Montpellier

Daniel Marion, cadre, Upr Aïda (Persyst), Montpellier

Hugues Telismart, assistant de laboratoire, Umr PBVMT (Bios), Saint-Pierre Ligne Paradis (La Réunion)

NOŒ COLLEQUES ET AMI(E)S DISPARU(E)S **Des hommages plus complets sont consultables sur le site internet de l'Adac**

Hubert Manichon – 15 janvier 2020

Nous avons appris avec beaucoup de tristesse le décès de notre collègue et ami, Hubert Manichon, survenu le 15 janvier 2020.

Né le 6 février 1943, Hubert Manichon est entré à l'Agro en 1963 où il a obtenu son diplôme d'ingénieur agronome en 1966. Puis il a suivi les cours de l'Ensa avant de rejoindre, en 1967, la chaire d'agronomie de l'Institut national agronomique Paris-Grignon. Il y restera 23 ans, exerçant successivement les fonctions d'assistant, de maître-assistant, de maître de conférences et enfin de professeur, avec un doctorat en Sciences obtenu en 1982. Puis il devient l'adjoint de Michel Sebillotte pour la direction de la chaire d'agronomie et de deux laboratoires de recherche associés de l'Inra au cœur de la rénovation de l'agronomie française dont il a été l'un des grands artisans. Sa maîtrise de l'agronomie moderne, alliée à son intérêt personnel pour les agricultures du monde, le prédisposait à prendre en charge, en 1990, la direction scientifique du Cirad où il restera 25 ans jusqu'à sa retraite en 2005. De 1990 à 1993 il rassemble et anime scientifiquement l'ensemble hétérogène qu'était l'organisme nouvellement créé, tout en portant une vision nouvelle de la recherche en milieux tropicaux. Il est ensuite resté au cœur des mutations du Cirad, d'abord comme responsable scientifique du champ disciplinaire Ager (Agronomie, gestion de l'environnement et des ressources naturelles), puis comme directeur du département des cultures annuelles, ensuite en Guadeloupe comme délégué régional pour la Caraïbe et enfin de retour à Montpellier, comme directeur de l'outre-mer français. Grand agronome, il a été l'un de ceux qui ont proposé puis développé une vision systémique du champ cultivé promouvant une nouvelle approche scientifique de l'agriculture qui met en jeu la cohérence des choix techniques et la diversité des situations. Il a fait adopter ces concepts avec ténacité au Cirad, les étendant aux milieux tropicaux et méditerranéens. L'activité scientifique qui procédait d'une organisation portant sur une production en a été, sous son impulsion, profondément transformée. Il a aussi ajouté à la réflexion scientifique, avec quelques autres, le souci d'une vision à long terme, sur l'évolution des agricultures tropicales et méditerranéennes avec ses conséquences sur la recherche au Cirad et son organisation.

Hubert a aussi été un grand enseignant. A l'Agro il a formé, avec l'équipe de Michel Sebillotte, une génération d'agronomes en France, en Afrique et en Amérique latine en particulier. Au Cirad, il a sans relâche privilégié la discussion et les rapports personnels avec les chercheurs, toujours positif, préférant l'écoute, aimant débattre et expliquer pour convaincre, peu enclin aux attitudes hiérarchiques ou conflictuelles. Les effets en ont été durables et ont marqué en profondeur le Cirad. Enfin, il savait faire confiance aux jeunes scientifiques.

Enfin, il y avait l'homme, Hubert, que nous avons aimé et apprécié, au-delà de ses qualités de scientifique et d'enseignant : sa modestie et gentillesse à toute épreuve, qui ont permis à chacun de l'approcher, son esprit positif pour le dialogue et le débat et son aversion pour le conflit. Mais aussi son énergie, intellectuelle et physique, car il fut un grand sportif amoureux des fonds marins, sa générosité. Il avait créé avec Marie-Noëlle son épouse, une association d'aide aux migrants dans l'Aude. Hubert a accepté en 2005, au moment de son départ en retraite, et à la demande de ses habitants, de devenir maire de la commune où il avait élu domicile avec Marie-Noëlle son épouse : Quirbajou, village minuscule et perché dans les montagnes de l'Aude, isolé et marginalisé du fait du faible nombre de ses habitants. Il s'est donné entièrement à cette tâche au service de l'intérêt général et a transformé avec ses concitoyens ce lieu reculé pour lui redonner un avenir avec, entre autres, l'arrivée de l'assainissement et de l'internet. Le village est passé de 18 habitants à plus de 50 sous son mandat.

Robert Nicou – 28 janvier 2020

Né le 13 juillet 1933 à Rabat, c'est au Maroc que Robert passe son enfance et son adolescence jusqu'en 1947. Sa mère, devenue veuve avec quatre enfants à charge s'établit à Paris. Robert y reprend ses études au lycée Lakanal, puis à Henri IV où il prépare l'Agro-Paris qu'il intègre en 1954. Sa volonté de retourner en Afrique, de préférence dans ses régions tropicales, lui fait, à sa sortie de l'Agro en 1956, poursuivre ses études à l'École supérieure d'application d'agriculture tropicale (Esaat). Après son stage de deuxième année d'Esaat au Sénégal et son service militaire à Madagascar, Robert est affecté en 1960 au Centre de recherches agronomiques de Bambey. A la division d'agronomie de René Tourte, Robert Nicou prend en charge l'ensemble « Techniques culturales » dont il élargit, au travers d'un réseau expérimental dense et régionalisé, l'éventail des recherches pour une amélioration foncière des capacités de production des sols des régions sahélo-soudaniennes : fumures minérale et organique, travail du sol, successions culturales, etc. Rapidement appelé à diriger le groupe « Étude et amélioration des systèmes de production » du centre, Robert va développer cette approche systémique qui enrichira fortement la démarche de la recherche agronomique tropicale.

Homme de dialogue, Robert sait naturellement associer à cette démarche ses collègues directs mais aussi les agro-pédologues et agro-physiologistes du groupe « Amélioration du milieu », dont il prendra par la suite la tête. Dans les années 1970, Robert approfondit ses recherches en physique du sol, économie de l'eau, enracinement des plantes cultivées, en relation avec les agronomes Inra de Toulouse et les spécialistes du CEA de Cadarache. Ces travaux renforcent ses convictions sur l'intérêt du travail du sol qu'il sait défendre scientifiquement et vigoureusement lors de nombreux débats passionnés et interminables. Fin 1974, avec la création de l'Institut sénégalais des recherches agricoles, il devient correspondant de l'Irat au Sénégal, chargé des liaisons avec les autorités nationales.

De 1975 à 1981, Robert est rappelé à Montpellier, afin d'y animer les programmes physique du sol et sorgho de l'Irat. Puis, en 1981, c'est le retour en Afrique et son affectation en Haute-Volta, actuel Burkina Faso, comme directeur de l'Irat. Il y noue d'excellentes relations avec la recherche nationale. Il s'implique également dans la formation de nombreux cadres de l'Institut national de l'environnement et recherches agricoles. Outre ses fonctions de responsable de l'Irat, Robert poursuit ses recherches en physique du sol qu'il fait connaître par de nombreux articles et participations à des colloques internationaux. Il s'associe aussi à d'importantes études menées sur le sorgho par Jacques Chantereau, avec lequel il écrira un ouvrage sur cette céréale.

Représentant du Cirad au Burkina Faso de 1984 à 1993, Robert fait face à une situation politique parfois difficile avec l'expérience révolutionnaire sankariste, mais il maintient avec les responsables nationaux de la recherche et du développement de bonnes relations en partenariat. C'est l'époque où la culture du cotonnier connaît un succès grandissant et où des aménagements hydro-agricoles comme ceux des vallées du Kou ou du Sourou sont pleinement réalisés avec l'appui du Cirad.

En 1993 c'est le retour définitif en France, au Cirad Montpellier. Puis vient la retraite le 1^{er} janvier 1994, que Robert et son épouse choisissent de vivre dans un charmant petit village béarnais. Lui, va y satisfaire ses goûts pour la musique classique et le jardinage, et son épouse. Son décès le 28 janvier 2020 vient brutalement interrompre cette vie heureuse. Il nous laisse le bel exemple d'un homme engagé dans le développement agricole des pays du Sud, d'une grande droiture morale et honnêteté intellectuelle, fidèle à ses convictions comme à sa famille et ses collègues.

Jean-Claude Bergonzini – 19 février 2020

Né en 1940, docteur en mathématiques, Jean-Claude Bergonzini a enseigné à l'Institut national agronomique à Paris, puis à l'École nationale d'ingénieurs des travaux agricoles de Dijon, avant de rejoindre le Centre technique forestier tropical (CTFT) en 1981 où il a assuré pendant de nombreuses années la responsabilité de chef du service biométrie à Nogent-sur-Marne.

Jean-Claude Bergonzini était à la fois intéressé par l'outil expérimental (auteur d'un ouvrage sur l'analyse et la planification des expériences), l'objet (l'arbre et les peuplements forestiers, ouvrage sur les forêts tropicales avec Jean-Paul Lanly) et les acteurs (recueil de souvenirs *Vivre et travailler en forêt tropicale*). Nommé directeur scientifique du Cirad-Forêt en 1992, il a accompagné les différentes réformes structurelles du CTFT et a joué un rôle important dans la définition des orientations et l'évolution des méthodes de la recherche forestière tropicale au Cirad-Forêt. Au cours de ses fréquentes missions d'appui, il a su transmettre son enthousiasme et sa rigueur expérimentale, non dénuée d'une certaine dose de poésie et d'humour. Il a en particulier accompagné de nombreux ingénieurs, du Cirad comme des organisations partenaires, en particulier africaines, dans la préparation et la réalisation de leur thèse sur ses sujets de prédilection, l'aménagement des forêts naturelles et les plantations forestières, en y intégrant la rigueur des analyses statistiques et de la biométrie. Il a ensuite apporté, jusqu'en 2005, ses compétences à la direction à la recherche scientifique du Cirad comme au GIP Ecofor (Ecosystèmes forestiers). Il s'était fortement impliqué dans le partenariat et la diffusion de l'information forestière, au sein de l'association Silva et du Réseau international des arbres tropicaux. Il avait poursuivi ces activités au sein de l'Association des forestiers tropicaux et d'Afrique du Nord, en contribuant à la publication des *Feuilles du flamboyant* et d'ouvrages de témoignages sur la vie des forestiers en Afrique.

Fidèle dans ses amitiés, curieux de tout, des hommes, des sciences, de la vie en général, poète et dessinateur, métier qu'il avait enfant rêvé d'exercer, Jean Claude Bergonzini savait également manier l'humour et l'ironie. Il laisse à ses proches et à une génération de forestiers tropicaux le souvenir d'un esprit indépendant et passionné, d'un homme généreux et aimant la vie.

Thérèse Lapeyre – 5 mars 2020

Nous avons appris le décès de notre collègue Thérèse Lapeyre le 5 mars 2020. Née à Clapiers le 10 septembre 1930, elle est entrée au CEP de Clapiers en 1943, puis au collège Legouve à Montpellier, et enfin a suivi les cours à l'École royale de Montpellier pour obtenir le diplôme de sténodactylo en 1948. Elle a commencé à travailler comme secrétaire sténodactylo successivement : à l'Office des carburants, d'octobre 1948 à mai 1949 ; au Laboratoire de la Fabrique industrielle d'objets de pansements, de septembre 1949 à octobre 1953 ; et dans les Etablissements H. Anduze au service mécanographie-comptabilité, de novembre 1953 à février 1962.

En 1976, elle est recrutée par le Gerdat à Montpellier au service du personnel comme agent administratif pour assurer la gestion d'une centaine d'agents. A partir de 1978, elle deviendra agent de maîtrise et sera chargée de la gestion de 200 agents.

Enfin en 1985, après la création du Cirad, elle sera affectée au service du personnel du Cirad-Gerdat, et poursuivra la gestion des dossiers des agents du Gerdat. Thérèse Lapeyre prendra sa retraite le 11 décembre 1991.

Nous gardons le souvenir d'une personnalité attachante par sa bonne humeur, son énergie et son franc-parler, très professionnelle dans son travail.

René Frering – 28 mars 2020

René Frering s'est éteint le 28 mars 2020, à son domicile de Saint-Maur-des-Fossés. Né en Alsace, à Epfig, le 18 novembre 1923, sa scolarité s'arrêtera en primaire, car il a dû tout de suite aider ses parents paysans. La guerre apportera ses bouleversements et, suite à l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne, il sera incorporé de force dans l'armée allemande, en 1942. Il sera envoyé dans les Balkans, ensuite sur le front russe, puis dans les pays Baltes. Il profitera d'une permission, en décembre 1944, pour désertier et retournera aider ses parents. En 1949, il fait la connaissance d'une jeune parisienne, Colette, qui venait voir ses grands-parents à Epfig. Ils se marièrent début février 1950 à Paris. Une connaissance de son beau-père leur parle d'un institut de recherche cotonnière qui cherche un chef de culture pour le Togo. Fin février 1950, ils embarquent dans un DC3 au Bourget pour 3 jours de vol pour rejoindre Kolokopé en train, puis Anié-Mono par la piste. Ils y resteront 6 mois puis René sera muté à Bouaké (Côte d'Ivoire) pour remplacer un chef de culture sur le départ. Autodidacte et curieux, il acquerra rapidement un large éventail de connaissances lui permettant la pleine possession de son poste. Rapidement, il sera missionné en tant que gestionnaire des moyens généraux de la station. Fonctionnant en parfaite symbiose avec Antoine Angelini, le directeur de la station de Bouaké, équilibrant les finances de celle-ci, ils en feront le fleuron des stations de l'IRCT. Grâce à l'équipe des chercheurs, la station de Bouaké sera connue pour sa bonne ambiance et pour son cadre de vie, dans un domaine de 8 hectares d'arbres et de pelouses. Le haut niveau des travaux scientifiques conduits par les chercheurs, ainsi que la qualité de la production végétale en fibre cotonnière de cette station, seront le déclencheur de la production cotonnière en Côte d'Ivoire : depuis la mise au point des variétés pour le marché local ou pour l'exportation, jusqu'à la multiplication dans une ferme semencière pour tout le périmètre cotonnier de Côte d'Ivoire. En juillet 1977 il est détaché auprès de l'Institut des savanes à Bouaké en tant que directeur administratif et financier afin de mettre en place une comptabilité analytique. Cet institut regroupait l'ensemble des recherches de production cotonnières, vivrières et animales.

Désireux de préparer son retour en France, il est muté au Gerdat en juin 1982, comme cadre administratif attaché au secrétariat général, au siège de la rue Scheffer à Paris, poste qu'il a occupé jusqu'en décembre 1983, date de son départ en retraite. Homme de terrain, rigoureux et précis, loyal, honnête, doté de qualités humaines et relationnelles, René Frering savait être un interlocuteur respectueux de tous et chacun, naturel et simple, d'une curiosité vive et bien intentionnée.

Gerrit Uilenberg – 2 avril 2020

Gerrit Uilenberg est décédé dans la nuit du 1^{er} au 2 avril à Cargèse, en Corse.

Gerrit est né le 14 mars 1929 dans un petit village à l'est des Pays-Bas, son père était directeur d'école primaire. Il obtient son baccalauréat juste après la fin de la guerre puis poursuit des études vétérinaires à Utrecht. Il part ensuite pendant 5 ans au Soudan où il rencontre Harry Hoogstraal, « pape » des tiques, qui influencera son orientation scientifique. Il retourne ensuite aux Pays-Bas où il pratiquera quelques mois la clientèle. En 1961, il est recruté à l'IEMVPT et affecté à Madagascar pour y développer des recherches sur les tiques. Il y restera 8 ans et y rencontrera sa femme Lucienne avec qui il aura 3 filles.

En 1969, son séjour en RCA est écourté en raison de la situation politique. Entre 1970 et 1972 il participe, à Maisons-Alfort, à des travaux de recherche sur les glossines. Il soutient à Utrecht, en 1972, un PhD sur les tiques et les maladies transmises à Madagascar. Il en tirera quelques années plus tard un ouvrage, qui fait encore autorité. Puis il part 4 ans pour la FAO dans un projet sur le contrôle des tiques en Ouganda puis en Tanzanie. Il rentre ensuite pendant 12 ans à Utrecht comme professeur à la Faculté vétérinaire. En 1988, c'est le retour à Maisons-Alfort en tant que directeur scientifique pour la santé animale. Il donne alors une impulsion considérable à la santé animale au Cirad en lui ouvrant de nombreuses portes aux niveaux européen et international. Il appuie les travaux démarrant en Guadeloupe et aux Antilles sur la cowdriose et ses vecteurs en collaboration avec les universités d'Utrecht et de Floride. Il prend sa retraite en 1995 en Corse, où Lucienne retrouve ses racines familiales.

Gerrit Uilenberg a connu une vie professionnelle particulièrement riche, avec une reconnaissance internationale pour ses recherches et ses très nombreuses publications (244) sur les tiques et les maladies transmises par les tiques ainsi que sa participation à de nombreux ouvrages scientifiques. Il était membre de comités de lecture pour des revues internationales, il a réalisé de nombreuses expertises en Afrique, enseigné aux Pays-Bas et en France et, jusqu'à la fin de sa vie, a contribué à des publications et encadré des thèses avec enthousiasme et bienveillance. Pendant douze ans lors de sa retraite il a animé une Newsletter sur les tiques et les maladies qu'elles transmettent (ICCTD) diffusée dans le monde entier et publié de nombreuses synthèses.

Yves Lozano – 23 avril 2020

Notre collègue Yves Lozano, est décédé à Castelnau-le-Lez, le 23 avril 2020, à l'âge de 72 ans.

Né le 11 avril 1948, en Algérie à Aïn-Témouchent (Oranie), Après l'installation de sa famille à Montpellier, il obtient le baccalauréat Mathématiques en 1966 il fera ses études supérieures à Montpellier : de 1966 à 1968, classes préparatoires aux grandes écoles au lycée Joffre ; en 1969, certificat d'informatique au Cnam ; en 1972, diplôme d'études approfondies en chimie organique et diplôme d'ingénieur de l'*Ecole nationale supérieure de chimie de Montpellier*. Puis formation à l'Institut de préparation aux affaires et thèse de doctorat sur l'hydrogénation catalytique en phase hétérogène au laboratoire de chimie physique. Au cours de ses études, il sera stagiaire ingénieur à Fos-sur-Mer à la raffinerie Esso Standard, puis embauché dans une usine de produits phytosanitaires (filiale de l'Union Carbide). Par la suite, il sera recruté comme ingénieur CNRS au laboratoire de chimie organique physique appliquée de l'ENSCM, en tant que responsable des techniques d'analyse en chimie organique.

En 1974, il sera recruté par le Gerdat à Montpellier, pour la création du laboratoire commun d'analyses organiques et biochimiques, destiné à l'appui des programmes de recherche agronomiques des instituts de recherche de l'époque. Il sera chargé de l'acquisition du matériel analytique lourd et de la mise en œuvre de diverses techniques d'analyses nouvelles. De 1977 à 1979, il sera le responsable scientifique d'une action concertée financée par la DGRST. De 1978 à 1980 il sera nommé expert auprès du ministère des Affaires étrangères pour établir et coordonner un programme de recherche sur le développement de la consommation des protéines végétales locales dans le sud-est asiatique. Il mettra alors en place des équipes de recherche et des laboratoires au Southeast Asian Regional Center for Graduate Study and Research in Agriculture, aux Philippines, en collaboration avec l'Université de Montpellier (U STL).

De 1980 à 1984, il mettra en place au Gerdat le laboratoire de mesures physiques et chimiques de produits issus du domaine agroalimentaire des régions tropicales et subtropicales. Puis il sera affecté à l'unité de technologie agroalimentaire de l'Irfa à la station Inra de Montfavet pour réaliser des recherches sur les fruits tropicaux. Il soutiendra son HDR au département Cirad-FIhor et sera acteur du développement des techniques membranaires applicables aux boissons de fruits tropicaux.

De 1984 à 2007, au département Cirad-FIhor, il mettra en place des pilotes de production d'extraits naturels actifs et fonctionnels à partir de plantes traditionnellement utilisées comme bases de produits de santé : compléments alimentaires, extraits médicinaux, ingrédients. Il organisera la première UMR créée au Cirad (GPEB : génie des procédés d'élaboration des bioproduits) et dirigera son projet scientifique. Il mettra en place le réseau national de recherche CNRS-INRA-CERMAV Ressources renouvelables, matières premières, produits et matériaux, chimie pour le développement durable. Affecté en 2010 à l'UMR Intrepid, ses recherches s'orienteront vers les aliments et les composés prometteurs issus du milieu marin.

Tout au long de sa carrière, il s'impliquera dans la formation et le suivi d'étudiants et de doctorants, thésards, en provenance des pays tropicaux et subtropicaux. Il a enseigné le génie chimique et la technologie à Montpellier, à l'ENSCM et à l'Université des sciences de Montpellier. Il était membre de plusieurs associations scientifiques comme la Société chimique de France, l'Association française de nutrition, le Groupe Polyphénols et participera à de nombreux colloques et congrès, en France et à l'étranger. Ses travaux de recherches donneront lieu à des publications, articles scientifiques, rapports et communications de congrès, en collaboration avec d'autres chercheurs d'institutions partenaires du Cirad. Il prendra sa retraite le 28 février 2014.

Lucien Seguy – 27 avril 2020

Notre collègue Lucien Séguy est décédé, le 27 avril 2020, à l'âge de 75 ans à son domicile en France.

Né en 1945 dans une famille de petits paysans du nord de la Dordogne, fiers de leurs racines et durs à la tâche, Lucien sera le seul de sa fratrie à accéder à l'université et à se former comme ingénieur agronome de l'Ecole nationale supérieure agronomique de Toulouse en 1965, suivi d'une spécialisation en pédologie à l'Orstom de Bondy. Il se marie à la fin de ses études avec Jacqueline qui l'accompagnera durant toute sa longue carrière à l'étranger. Son service militaire se déroule en coopération au Sénégal, de 1967 à 1969, d'abord à la station Irat de Bambey, puis à Sefa, où son premier grand défi sera d'améliorer le travail du sol en traction animale pour la riziculture de la Casamance sur les « sols gris » qui bordent ses nombreux cours d'eau et marigots.

A partir de 1969, il est affecté par l'Irat dans l'Ouest Cameroun à Dschang d'où il monte et accompagne des projets rizicoles pluviaux sur les plaines des M'Bos et de N'Dop avec la Satec, sur lesquels il développe ses études systèmes de culture et amélioration variétale du riz pluvial et irrigué et il mène de front le suivi de projets productifs et des études très originales sur les interactions entre génotype et environnement (interactions entre fertilité des sols, état nutritionnel des plantes et pyriculariose du riz).

Ses réalisations ont intéressé des responsables de la recherche agronomique brésiliens et, fin 1977, il est affecté auprès de l'EMBRAPA de l'Etat du Maranhão. Il y restera jusqu'à sa retraite. De 1977 à 1982, il participe à des études sur des systèmes de culture pour les petits paysans sans terre à base de riz pluvial en conditions de défriche-brûlis manuelle traditionnelle et en les comparant avec des systèmes mécanisés en traction animale, lesquels furent abandonnés après un an d'étude en raison des risques d'érosion catastrophique qu'ils génèrent. En parallèle, avec l'aide de Serge Bouzinac, il appuie la diffusion des meilleurs systèmes manuels utilisant l'herbicide basés sur les cultures associées (riz + maïs + manioc) suivi de Vigna en fin de saison des pluies et en perfectionnant les variétés de riz pluviales et irriguées pour la zone équatoriale. S'ensuivent alors des études sur différents milieux et avec différents systèmes de travail avec labour profond. A partir de 1985, les alternatives en semis direct ont été comparées aux ces systèmes avec travail du sol profond ou superficiel avec de très bons résultats.

A partir de 1989, en lien avec Rhône Poulenc, des conventions de recherches sont signées avec diverses entreprises et coopératives du Centre Ouest et du Nord du Brésil pour adapter les techniques de semis direct aux différents acteurs dans ces régions, devenant ainsi les pionniers du semis direct sur cotonnier au Mato Grosso.

Lucien Séguéy a amélioré les concepts du semis direct sur couverture végétale permanente et créé de nouvelles alternatives sur couvertures vivantes, encore plus performantes. Lucien est aussi revenu à ses premières amours : la génétique riz pluvial et une variété, le CIRAD 141 a couvert des centaines de milliers d'hectares Mato Grosso. Les partenariats au Brésil se sont élargis à partir de 2002 aux universités ainsi qu'à l'Institut Mato-grossense du coton pour la partie des systèmes de semis direct cotonniers et le développement des mélanges de plantes améliorant la vie biologique et la fertilité des sols. Avec le Dr João Carlos Sá, de l'université de Ponta Grossa, ils organisent des cours de formation aux techniques de semis direct durant 4 ans, permettant d'initier les partenaires du Cirad travaillant avec nos équipes sur les terrains du Sud. Il a reçu le titre de Docteur Honoris Causa de l'UEPG. Parallèlement à ces travaux au Brésil, Lucien Séguéy réalise chaque année de multiples missions d'appui et d'orientation dans de nombreux pays tropicaux d'Afrique et d'Asie.

À sa retraite, en 2009, il ouvre de nouveaux terrains de recherche : des réseaux se montent qu'il anime, partageant sa vision, ses idées et sa créativité, en France, autour d'agriculteurs pionniers des SCV convaincus par ses travaux tropicaux dès le milieu des années 90, puis au Québec, où il apporte un appui pour développer les SCV... sous couvert de neige.

Lucien Séguéy a eu une carrière scientifique exceptionnelle par ses applications, passant de la pédologie à l'agronomie puis à l'amélioration variétale et ceci dans toutes les écologies. Il a su avant bien d'autres travailler « en milieu réel », plutôt qu'en station. Il a formé, conseillé et orienté de nombreux agronomes du Cirad et de ses partenaires dans le monde qui vont se sentir un peu orphelins. Un de ses préceptes les plus marquants était de faire travailler la nature à notre profit, c'est la grande force des SCV qu'il a créés et diffusés dans le monde entier. Remettant en cause les fondements de la révolution verte, il a contribué aux bases d'une agriculture renouvelée et à la fondation de cette transition agroécologique dont le Cirad a depuis fait une de ses thématiques stratégiques. Lucien était un homme entier, cultivé, charismatique, passionné jusqu'à l'excès. Préférant parfois l'intuition à la démonstration, il ne laissait personne indifférent. Tout au long de sa carrière, il a fondé une école de pensée avec une vision globale de l'agronomie dont le Cirad est redevable.

Michel Havard – 12 mai 2020

Notre collègue et ami Michel Havard, est décédé subitement le 12 mai à Bamako où il était affecté. Le Cirad et l'Afrique sont en deuil car nous perdons tous un grand Monsieur tant dévoué pour nos partenaires et ses collègues. Et la science, elle, perd un chercheur de terrain aux capacités de diagnostic et d'innovateur hors pair. Michel allait achever sa carrière professionnelle au Mali, son dernier pays d'adoption, en assurant la coordination du volet R-D du projet AgroEco (AFD), qui venait de commencer. L'Afrique de l'Ouest et du Centre étaient au cœur de ses préoccupations et de sa vie personnelle. Le Sénégal, le Mali, le Cameroun et le Burkina Faso furent ces pays de cœur et d'esprit où il avait tissé un réseau partenarial et d'amitié dense avec les Africains.

Né en 1955, Michel était déjà un praticien des questions agricoles et de machinisme dans sa Bretagne natale avant de commencer ses études à l'Ina-PG en 1975. De famille paysanne il rappelait souvent les débuts de la motorisation dans son village d'Ille-et-Vilaine avec la création de la Coopérative d'utilisation de matériel agricole, où il travaillait comme tractoriste durant les congés scolaires. La fin de ses études d'ingénieur a été consacrée à une formation en machinisme agricole à Antony. Ensuite il rejoint le Mali comme VSN à la direction du machinisme agricole au ministère de l'Agriculture à Bamako. En 1981, il est embauché par l'Irat et affecté au Sénégal à la station de recherche de Bambey puis à Saint-Louis. Affilié au Ceemat, Il développera les travaux en machinisme et en technologie de post-récolte à l'ISRA (Institut *sénégalais* de recherches agricoles) pendant 11 années et formera plusieurs chercheurs sénégalais dans ces domaines, notamment Alioune Fall, le directeur général de l'ISRA et le président du conseil scientifique du Cirad. De 1993 à 1997, il est affecté à Montpellier où il réalisera de nombreuses études pour la FAO et l'AFD en Afrique subsaharienne afin de définir des politiques et des projets en machinisme agricole cohérents avec les besoins des agriculteurs. Il relança à cette période les travaux sur la traction animale et la culture attelée, techniques qu'il défendait toujours. Il renoue avec le terrain en partant, en 1997, à Garoua, au nord du Cameroun dans le cadre du Pôle régional de recherche appliquée au développement des systèmes agricoles d'Afrique centrale pour lequel il animera pendant 6 ans le volet de recherche sur le conseil agricole dans ce pays mais aussi au Tchad et en République centrafricaine. Il rejoint ensuite, pour 5 ans, la direction scientifique de l'Institut de recherche pour le développement au Cameroun où il apporta un appui important en vulgarisant les approches de recherche-action, en renforçant les liens avec les universités et en initiant des recherches sur les services agricoles. Affecté au Centre de recherche-développement sur l'élevage en zone humide à Bobo-Dioulasso, en 2011, il va jouer un rôle clé dans l'animation du dispositif de Partenariat-ASAP tout en continuant à travailler dans ses domaines de recherche. Il réalisera plusieurs études sur l'intérêt et les limites de la motorisation en Afrique de l'Ouest, en particulier au Bénin, au Sénégal, au Togo. Toujours modeste et à l'écoute, mais remarquablement efficace il avait mis en place un réseau de chercheurs et de praticiens dans ce secteur d'activités. Durant la même période, il a appuyé l'Institut d'économie rurale au Mali pour la coordination du volet R-D du Projet d'appui au secteur de l'électricité au Sénégal, financé par l'AFD en zone cotonnière du Mali en faisant la navette entre Bobo-Dioulasso et Bamako où il fut affecté en avril 2019.

Michel Havard ne ménageait jamais sa peine pour rendre service aux responsables des SNRA, aux chercheurs africains et à tous ses collègues du Cirad mais aussi aux plus modestes comme les techniciens et les chauffeurs. Pragmatique, grand connaisseur de l'Afrique subsaharienne il apportait toujours les bons conseils et savait donner du sens à nos activités sur ce continent. Ouvert d'esprit et fidèle en amitié, Michel avait toujours une anecdote, un bon mot sur sa campagne bretonne et ses différentes affectations africaines où il noua de nombreuses amitiés avec ses collègues. Homme de courage et de conviction il a été capable, quelles que soient les circonstances, de maintenir la présence active du Cirad sur les terrains les plus difficiles.

Bernard Hau – 15 mai 2020

Notre collègue et ami, Bernard Hau, nous a quittés, le 15 mai 2020, après des semaines de lutte, à l'âge de 75 ans. Né en mai 1945 d'une mère nordiste et d'un père béarnais, Bernard a grandi entouré de deux frères et une sœur. Il est resté très attaché aux Pyrénées, où il a grandi et où il a longtemps pratiqué ski, escalade et randonnée. Attiré par les sciences, il s'est orienté vers des études d'agronomie puis parti à l'Esaat de Nogent en 1968. Bernard mettra sa formation en pratique sur plusieurs continents. D'abord en Amérique latine, qu'il découvre en tant que VSN en Colombie. Puis en Afrique, où il rejoint l'IRCT en tant que généticien sur la station de Bébedjia au Tchad, au début des années 70. En 1975, Bernard est affecté à la section de génétique de l'Institut des savanes sur la station de Bouaké, en Côte d'Ivoire. C'est dans ce pays qu'il rencontre Suzy, avec laquelle il se marie en 1976. En 1981, il soutient une thèse sur l'étude de la descendance de lignées d'addition et l'utilisation de l'aneuploïdie pour l'amélioration du cotonnier. Certains se souviennent de sa maîtrise de l'analyse des croisements dialléles, avec la programmation des calculatrices HP par bandes magnétiques.

Bernard a été à l'origine de la création de plusieurs variétés de cotonnier, notamment ISA 205C, une des premières variétés au monde à fort rendement à l'égrenage et qui a donné sa marque au coton africain, puisque tous les pays de la sous-région en ont bénéficié. Bernard s'est également beaucoup investi dans le développement de variétés « glandless », dont la farine a été utilisée pour la complémentation de l'alimentation infantile. A leur apogée, au milieu des années 90, ces variétés ont couvert plus de 300 000 ha en Côte d'Ivoire, au Mali, au Burkina Faso et au Bénin. Bernard a également contribué à la diffusion de connaissances, à la formation et à l'encadrement de nos partenaires africains. On lui doit notamment les réunions des sélectionneurs coton, qui ont jeté les bases d'un réseau régional de chercheurs coton, et les éditions annuelles du fameux catalogue variétal du cotonnier, en liaison avec le Coraf, qui ont valorisés les travaux de sélection et probablement beaucoup aidé les sociétés cotonnières. Il a remplacé le directeur de la division de génétique de l'IRCT parti à la retraite. Parallèlement, devenu un membre très actif de l'aéroclub de Bouaké, adepte de voltige, il ira même jusqu'à piloter à deux reprises un avion depuis la France vers la Côte d'Ivoire.

En 1990, après plus de 15 années ivoiriennes, il quitte ce pays avec sa famille pour une affectation à Montpellier en tant qu'adjoint du responsable de l'unité de recherche Amélioration des plantes du Cirad-CA. Il participera au recrutement de quelques jeunes chercheurs et chercheuses et aura l'occasion de faire de nombreuses missions en Asie, en Afrique et en Amérique. Successivement adjoint du chef du programme coton puis responsable de l'UR Qualité et productions cotonnières, Bernard a pris sa retraite en octobre 2007.

Bernard avait une vraie grande qualité : sa concision. En quelques mots il avait ce don d'exprimer, sans bavardage, une idée complexe. Derrière ses lunettes, son demi-sourire et son ironie se dissimulait un homme fiable et compétent, humble et discret, cultivé et peintre autodidacte. Fortement handicapé depuis plusieurs années suite à un AVC, il n'avait pas perdu son humour pince-sans-rire, qui fit grincer quelques dents, ni son goût pour la peinture. En 2015, il avait même édité un petit recueil de ses toiles.

Pierre Siband – 23 mai 2020

Nous avons appris avec tristesse la mort de notre collègue Pierre Siband, le 23 mai dernier, à Perpignan, à l'âge de 76 ans.

Né le 17 janvier 1944, après ses études d'agronomie à l'Ensa de Montpellier, promo 1965, et une spécialisation en pédologie, Pierre a passé une année à l'Esaat de Nogent, en 1968, pour rejoindre l'Irat en 1969. Il est affecté avec sa famille au Sénégal, d'abord sur la station de Séfa, où sa seconde fille est née en décembre 1970 dans des conditions particulièrement difficiles, puis sur la station de Bambey en 1972. Il a poursuivi ses travaux à Bouaké en Côte d'Ivoire, entre 1980 et 1985, avant de rejoindre Montpellier. En 1992, dans le cadre de l'organisation matricielle des nouveaux départements du Cirad, Pierre est chargé de monter une unité d'écophysiologie, l'UR Fonctionnement du peuplement végétal, qu'il va diriger jusqu'à son affectation, en 1998, à l'IRRI, aux Philippines. C'est là qu'il vivra le drame terrible qui va bouleverser sa vie : sa femme Line et sa fille Anne-Catherine meurent dans un accident de la route en décembre 1999. De retour à Montpellier en 2002, il prendra sa retraite en 2007.

Pierre a travaillé sur de multiples sujets tout au long de sa carrière, en étant le plus souvent un visionnaire et un précurseur. Agropédologue de formation, il aborde l'étude des sols rouges de Casamance par la méthode originale des chronoséquences, s'intéresse à l'efficacité agroéconomique, développe un premier modèle de bilan hydrique et, plus tard, explorera de manière aussi innovante l'effet rhizosphérique. Le texte fondateur qu'il a rédigé pour l'UR-FPV conceptualise les bases de la réflexion écophysiologique encore utilisées aujourd'hui sur ce nouvel objet scientifique que constitue le peuplement végétal, entre la plante des généticiens et l'itinéraire technique des agronomes. A une époque où la plante est spécifique, Pierre transgresse les barrières. Il conduit sa thèse d'Etat sur le fonctionnement d'un peuplement de mil en conditions sèches ; il travaille ensuite sur le riz à Bouaké, puis à l'IRRI. A Montpellier, il théorise les phénomènes de compétition entre plantes et de compensation entre composantes du rendement sur le maïs avec Joseph Wey, travaux qui serviront de base à la conception de nouveaux modèles mécanistes de culture portés par Michael Dingkhun ; sur canne à sucre, il dirige Jean-François Martiné et le développement du modèle Mosicas ; sur sorgho, il encadre Tanguy Lafarge sur la modélisation de la mise en place de la surface foliaire en conditions sahéliennes, en partenariat avec le Laboratoire d'écophysiologie des plantes sous stress environnementaux.

Avec son esprit brillant, Pierre a incarné clairement la dimension recherche au Cirad, tout en portant un regard très attentif sur les résultats de ceux qui se confrontaient aux réalités du terrain. Il aimait passionnément le débat scientifique, exprimant ses analyses originales, diffusant son immense culture, stimulant toutes les initiatives des jeunes chercheurs. Il n'était ni dogmatique ni censeur et faisait volontiers confiance aux autres, avec une profonde gentillesse et bienveillance, ce qui n'empêchait pas un esprit critique redoutable, qui ne lui pas attiré que des amis.